

## Histoire de Rome

M. Paul VEYNE, professeur

Le premier cours a porté sur la « plèbe moyenne » sous l'Empire. Les mots de *plebs media* sont attestés deux fois, à ma connaissance : au début du livre XXVI de Pline le Naturaliste, qui oppose cette plèbe à la « basse plèbe » et aux Grands, et dit que la plèbe moyenne ne pratiquait pas l'usage aristocratique du baiser sur la bouche entre hommes ; et dans l'épithaphe C.I.L.,VI, 10097 = 33960 = Buecheler 1111, épithaphe d'un jeune comédien célèbre, fier de sa naissance ni humble ni servile, et devenu célèbre aussi par sa culture littéraire gréco-latine. La plèbe moyenne est intermédiaire entre la plèbe pauvre et les noblesses équestre et sénatoriale ; ses membres peuvent être aussi riches que des chevaliers, voire des sénateurs, mais demeurent séparés de ceux-ci par la barrière entre *ordines*, par les manières et les relations sociales et aussi par la culture libérale. Politiquement, ils appartiennent au parti de l'ordre et de la moralité ; ils forment la « partie saine du peuple, favorable à l'aristocratie », que Tacite oppose à la « plèbe sordide, assidue au Cirque et au Théâtre » (*Hist.*, 1,4) ; certes, tout le monde allait aux spectacles, esclaves et sénateurs compris, mais ce trait ne devient un stéréotype « essentialiste » que dans le cas de la plèbe sordide. La plèbe moyenne dispose de revenus et ne vit pas au jour le jour, à la différence du « vulgaire, qui achète chaque jour son pain quotidien » (Tacite,IV,38), ne disposant pas de ressources suffisantes pour stocker en prévision d'une disette. Cette plèbe moyenne est composée de négociants et d'artisans, qui possèdent aussi des terres et perçoivent les revenus du sol. C'est une classe moyenne, réduite en nombre, comme il est normal dans une économie antérieure à l'âge des usines, des bureaux et des fonctionnaires. Enfin, c'est une classe urbaine et même romaine : ce sont les riches boutiquiers de Rome, tel cet Eurysacès qui fut meunier-boulangier et aussi *redemptor* : comprenons qu'il prit à ferme la fabrication du pain distribué par l'État dans les frumentations (comparer C.I.L.,IX,4796). Dans les villes autres que Rome, la plèbe moyenne se distingue en principe des décurions ; mais sans doute, aux yeux du chevalier

Pline, l'intervalle entre un boulanger de petite ville et un curiale municipal était-il évanescant : Pline ne songe guère qu'à la capitale, où la masse des négociants et artisans formait un groupe nombreux, bien plus séparé des chevaliers et sénateurs qu'il n'était séparé des simples décurions municipaux.

Néanmoins, nous avons illustré la « plèbe moyenne » des petites villes à partir du groupe des disciples de saint Paul à Corinthe qu'à étudié W.A. Meeks dans *The first urban Christians*, Yale, 1983 — car les premiers chrétiens furent des membres de la plèbe moyenne, et non les pauvres et les esclaves que l'on dit ; saint Paul lui-même, d'une riche famille de tisserands de Tarse (où l'artisanat textile était très important et où le patronat employait des ouvriers) appartenait à la plèbe moyenne ; il n'avait pas fait d'études libérales, bien qu'il parlât le grec comme sa langue maternelle (il manie sans faute le jeu difficile des particules grecques, signe qui ne trompe pas) et il était citoyen romain (quand on sait que Rome était l'empire du bakchich, non moins que les empires turc ou chinois, on fera un sort à l'indication des *Actes des apôtres* où il est dit que la citoyenneté romaine se vendait cher : indication isolée qui en dit plus long qu'un long discours...). Enfin, on comprend que saint Paul ait su aussi tisser de ses mains, lorsqu'on regarde les bas-reliefs funéraires de métiers, qui illustrent les scènes de la vie professionnelle de la classe moyenne (car un relief et même une simple épitaphe coûtent cher) : on y voit le patron opérant lui-même dans sa boutique, comme César Birotteau, ou travaillant de ses mains. Être boulanger, forgeron ou boucher, c'était, non pas être « le boucher du coin », mais appartenir à la plèbe moyenne ; car il fallait ne pas vivre au jour le jour, mais disposer de capitaux, pour acquérir trois esclaves, une meule, un four, ou pour pouvoir acheter un bœuf sur pieds ou du vin par tonneaux entiers. Il nous faut comprendre que, sur les reliefs funéraires, ces gens que nous voyons travailler de leurs mains n'en sont pas moins des riches. Ce qui modifie nos idées trop « littéraires » sur la valeur du travail dans l'antiquité.

Puisque nous parlions de saint Paul, voir la riche famille de tisserands qui, à Pompéi, tenait boutique, avec onze esclaves, à l'angle de la rue de Nola et du Vico degli Scienzati (Overbeck, *Pompeji*, 4<sup>e</sup> éd., p. 486, avec graffito) ; ou l'officine IX,2,1-2 (R. Etienne, *La vie quotidienne à Pompéi*, p. 163) ; ou la « tessitoria li Minucius » (La Rocca-De Vos, *Guida archeologica di Pompei*, p. 172). Tel duumvir d'une bourgade d'Afrique était aussi boutiquier et prenait ses repas avec ses ouvriers (A.H.M. Jones, *The Late Roman Empire*, vol. 2, p. 860). On songe alors à certains bas-reliefs funéraires avec représentations de métiers, étudiés par B. Zimmer, *Röm. Berufsdarstellungen*, n° 121 et 123 : le mari, l'épouse et l'enfant sont ensemble dans la boutique.

Quand on visite Pompéi et ses *domus*, on se demande souvent : « mais où vivaient donc les pauvres ? » Réponse : les pauvres sont dans les campagnes ; la ville est le lieu où l'on trouve les riches. Ces derniers vivent des revenus du

sol et ont aussi des boutiques où ils travaillent pour les autres riches et pour les campagnards. Un fabricant de chaussures (donc un riche, un membre de la plèbe moyenne) a une petite *domus*, ou un appartement de cent mètres carrés dans une *insula*. Un simple savetier, lui, est un plébéen pauvre (à la différence du fabricant de chaussures — et, dans le monde musulman, du non moins riche fabricant de babouches) : il vit dans son échoppe où il a son siège, ses outils et son grabat (Cicéron, *Catil*, IV,8,17). De même, le pauvre cabaretier n'achète de vin que ce qu'il en vendra pendant la journée : ses capitaux ne lui permettent pas plus ; lui aussi dort dans sa boutique, qui est sa pièce unique. Quant aux esclaves, la nuit venue, ils disposent leur grabat çà et là dans la *domus* ou dans l'appartement de leur maître (Apulée). Une ville antique est une ville où la plèbe « moyenne » des boutiquiers est riche et où on ne trouve ni ouvriers, ni employés, ni fonctionnaires : d'où notre étonnement. C'est encore la ville telle que l'analysait Cantillon au XVIII<sup>e</sup> siècle : un cercle de rentiers du sol, le cercle de leurs serviteurs, le cercle de fournisseurs des précédents, qui se fournissent aussi entre eux et fournissent les campagnes <sup>1</sup>.

Un critère simple permet de reconnaître les membres de la classe moyenne : les indications de métier dans les épitaphes. On aurait tort de croire que ces indications de métier (les « artes et officia privata » à l'index du C.I.L.) nous donnent un tableau complet et neutre des métiers dans le monde romain ; en effet, on n'y trouve à peu près jamais de paysans et on trouve presque autant d'acteurs ou de mosaïstes que de boulangers ou marchands... Donc tout travailleur qui indique son métier (et a une épitaphe sur laquelle l'indiquer) était un riche travailleur ; ou, si l'on préfère, c'était être un riche plébéen que de tenir boutique de pain, de viande, de vin, de vêtements.

On a alors présenté rapidement l'état actuel du problème de l'économie antique, exposé la thèse « archaïsante » (Weber, Finley) et la thèse « modernisante » (Rostowzew) et pris parti pour la solution nuancée que vient d'exposer H.W. Pleket. On a surtout insisté sur trois points : (1<sup>o</sup>) La répartition antique des classes sociales ne correspond pas à celle des « moyens de production » ; les nobles ne craignaient nullement de déroger et faisaient des affaires au moyen de leurs affranchis ; il n'existaient pas de bourgeoisie qui se consacraient seule au négoce et à l'artisanat ; (2<sup>o</sup>) L'importance du grand commerce pondéreux, malgré Finley, est indiscutable : les documents et textes le prouvent et la logique le confirme (puisque l'on construit des monuments et que leurs maçons ne sont pas occupés à travailler la terre, il y a donc des commerçants, qui font passer les biens des uns aux autres) ; (3<sup>o</sup>) Il faut aussi

---

1. Le problème du rapport villes-campagnes a tourné parfois à la logomachie parce que, comme l'écrit J.-P. Morel, on méconnaît, non seulement l'énorme quantité (familière aux archéologues) d'objets manufacturés, mais aussi l'énorme marché que représentaient les campagnes (dans *L'Homme romain*, A. Giardina, éd., Paris, 1991).

que l'agriculture romaine ait eu une productivité assez élevée pour que les cultivateurs, outre eux-mêmes et leur famille, aient pu nourrir des artisans et marchands. La richesse de l'empire romain a pour condition nécessaire la productivité agraire (on sait que, pour leur malheur, certains pays du Tiers-Monde, hallucinés par l'industrialisation, ont tragiquement oublié cette nécessité).

Contre une autre logomachie (à laquelle j'ai contribué), celle de la préférence pour la propriété foncière, freinant les investissements dans les affaires (Trimalcion !), cf. H.W. Pleket dans le *Handbuch der europ. Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, Klette-Cotta, 1991, p. 36 et 45.

Nous avons étudié ensuite, d'après les épitaphes, la structure « familiale » de la classe moyenne. Elle n'a rien du légendaire système gentilice, mais rien non plus de la famille conjugale moderne ; les enfants recueillis (*alumni, deliciae*) et les affranchis comptent autant que la consanguinité ; la « parenté » n'y a absolument rien de naturel. On ne saurait trop insister sur le caractère très « exotique » de la famille romaine. De plus, beaucoup d'esclaves sont les fils naturels du maître.

Le grand nombre d'artisans ou négociants qui sont des affranchis s'explique en partie par là ; un affranchi succède à son patron aussi naturellement qu'un fils à son père. Nous avons dit aussi un mot de l'habitat de la classe moyenne, et rappelé que les *insulae* ne sont nullement ces logements à bon marché où se serait entassé le prolétariat qu'imaginait Bianchi Bandinelli, mais bien des appartements superposés, dont certains ont douze pièces ; le poète Juvénal, qui vivait dans une *insula*, n'était pas précisément un prolétaire. Sur le mélange des classes sociales dans les *insulae*, voir J.S. Boersma, *Amoenissima civitas*, Assen, 1985, p. 232.

Nous avons longuement parlé de l'importance, à Rome et pour la plèbe moyenne, d'une littérature sapientiale, écrite ou orale, au sens où l'on parle de la littérature sapientiale juive. Nous la connaissons par les *Disticha Catonis* et par les épitaphes métriques. On y voit (comme dans les Odes deutérocanoniques du pseudo-Salomon et dans la littérature sapientiale juive d'époque hellénistique) qu'il vaut mieux se tenir à égale distance de la misère qui écrase et de la richesse qui rend superbe ; qu'il faut savoir épargner, mais aussi prêter de l'argent à ses amis et *sodales* — et, à ce sujet, nous avons supposé que l'illustre problème du crédit industriel et commercial dans l'antiquité était résolu par ces liens d'amitié : les négociants et artisans se prêtaient de l'argent les uns aux autres et leur morale sapientiale leur ordonnait de le faire ; en d'autres termes, l'*amicitia* jouait, pour la plèbe moyenne, le rôle que jouait la clientèle dans l'aristocratie... ou le cousinage dans mainte société méditerranéenne actuelle. C'est une amitié de « convivialité », je veux dire de festins, et une amitié d'affaires.

En effet, « pour négociier, et avant même de se demander sur quelle mer on se lancera et quelles denrées on importera, il faut emprunter<sup>1</sup> ; et, pour emprunter, il faut s'adresser à un intercesseur, à un *proxeneta* » (Sénèque, lettre 119,5) ; qu'on lise, au *Digeste*, 50,14, le titre sur les *proxenetae*. Comme on voit, on emprunte point à un banquier, mais à des particuliers désireux de placer leurs capitaux ; l'intercesseur met en contact les deux parties. Cela nous montre comment les nobles pouvaient faire fructifier leurs capitaux ; cela nous montre aussi que, si l'on a des amis et une bonne réputation commerciale (*fama*, mot fréquent dans les épitaphes de la classe moyenne) et qu'on a de la loyauté (*fides*, mot non moins fréquent), on empruntera à des *amici* ou *sodales* (mots très fréquents, eux aussi), sans passer par un intercesseur. Voir Pétrone, 76,9. Voilà à quoi se réduit le problème du crédit d'investissement à Rome. Qu'on lise par exemple les épitaphes C.I.L., IX, 4796 (« *subveni saepe petenti* »), IX, 60 (un marchand trois fois ruiné, sans doute par trois naufrages, et qui s'est chaque fois remis en selle), XI, 1122, XIV, 2852 ou VI, 33887.

Toutefois, il faut savoir à la fois épargner, être généreux envers ses amis au lieu d'être égoïste (*avarus*), mais aussi savoir jouir de la bonne vie. Le thème « épicurien » de la bonne vie, si fréquent sur les épitaphes, reflète-t-il une des valeurs positives de cette classe moyenne ? Ou n'est-il que le revers du thème de la mort qui tout anéantit et ne laisse que le regret ? Difficile de le dire. Plus explicite est le thème iconographique du banquet funéraire, si fréquent, lui aussi ; il veut dire à la fois : « Voyez : ces gens étaient prospères, ils festoyaient et buvaient en famille » (et on songe à la peinture hollandaise), et : « Jouissez de la vie, ce que j'ai eu le tort de ne pas faire, oubliant que la mort emporte tout ». A la fois thème de richesse et de vie familiale, et thème... métaphysique. En tout cas, il ne s'agit plus d'un banquet héroïsé ni de l'au-delà : les épitaphes C.I.L., VI, 17985 et 25531 règlent définitivement le débat.

La même morale sapientiale recommandait aussi d'apprendre à lire (*litteras disce*, disent les Distiques de Caton), d'apprendre un métier et aussi de ne pas mépriser plus petit que soit : tel est le sens des mots *amans pauperis* dans l'épitaphe Buecheler 74 ; malgré Bolkestein, il ne s'agit pas là du devoir judéo-chrétien d'aumône : les « pauvres » ne sont pas les miséreux (*egentes, ptôchoi*), mais les humbles ; dans l'Ancien Testament, il en est de même au

1. Quiconque disposait de numéraire le prêtait, pour ne pas laisser dormir l'argent ; en ce cas, le crédit n'était pas considéré comme un métier établi, mais comme une conduite individuelle, relevant d'une appréciation éthique. Quand donc Tacite et Cassius Dion nous disent que Sénèque, par une conduite indigne de ce cléricat laïque qu'était la philosophie, prêtait énormément d'argent dans tout l'Empire, comprenons que Sénèque était à la tête d'une des plus grandes banques de crédit du I<sup>er</sup> siècle. Il devait superviser le travail d'une équipe spécialisée d'esclaves et d'affranchis ; on comprend sa sympathie et sa compréhension pour les hommes d'affaires (voir sa lettre 101 sur Cornélius Sénécion, dont il a peut-être été le banquier). Cependant, il trouvait plus flatteur et ancestral de poser à l'*agricola bonus*, au viticulteur expert (lettre 111,1) ; en effet, son vignoble de Nomentum était célèbre (Pline, Columelle).

Livre des Proverbes, XVII, 5...). Enfin épitaphes, textes (Lucien) et Distiques déplorent en chœur que le travail et le commerce n'enrichissent guère ; n'en inférons pas, avec R. MacMullen, que l'économie romaine était sous-développée ! Comprenons plutôt que la plèbe moyenne constate avec un dépit résigné que le travail enrichit moins que l'héritage ou la captation d'héritage : les nobles ont tout sans travailler et les travailleurs peinent, sans parvenir à s'enrichir autant que ceux qui se sont donné la peine de naître ou d'hériter (Lucien, *Timon*, 20 ; C.I.L., V, 3415 ; 6842 ; 2986 ; VI, 30111).

N'en concluons pas à une lutte des classes (ou plutôt des ordres), tout au contraire ; lorsque Sénèque (lettre 108, 8-11) nous apprend qu'au théâtre le public applaudissait les vers contre les riches, cela prouve deux choses : la diffusion de cette sagesse qui blâmait l'amour illimité du gain, idée sapientiale s'il en fut ; et l'humble fierté, l'autonomie spirituelle de cette plèbe, qui revendique contre les nobles sa modeste dignité. C'est précisément à cela que lui a servi sa morale sapientiale : il ne va pas de soi que toute classe sociale « verbalise » sa réalité en devoir-être proverbial ; ce qui va en le disant n'est pas la même chose que ce qui va sans dire, même si le contenu est le même (J.-C. Passeron). Ces plébéiens sont « pauvres, mais honnêtes », disent leurs épitaphes. En somme, deux choses au moins séparent la plèbe moyenne d'une bourgeoisie : la non-exclusivité des activités artisanales et commerçantes, et une humble fierté qui, à travers une Sagesse, affirme son autonomie contre les ordres équestre et sénatorial. Cette sagesse s'opposait à la philosophie et à la culture (rhétorique, connaissance de la mythologie) : les « études libérales » creusaient le fossé entre la plèbe riche (notre plèbe moyenne) et les noblesses. Comme barrière de classe, les études libérales semblent avoir importé davantage que les manières. Nous avons dit un mot du motif funéraire du *volumen* tenu par un défunt ou sculpté sur son tombeau : avant de devenir le thème symbolique de l'immortalisation par les Muses, le livre a été d'abord — et est toujours resté *aussi* — un signe de culture, c'est-à-dire de supériorité sur la simple plèbe moyenne, qui cessait ses études à l'âge de douze ans. En revanche, la plèbe moyenne se vante, dans ses épitaphes ou chez Pétrone, d'avoir acquis une sagesse dans sa vie, pas dans les livres, et de « n'avoir jamais suivi les leçons d'un philosophe » ; A.D. Nock a montré le vrai sens de ce thème : culture sapientiale contre culture livresque. Ce n'est pas un éloge populiste de l'inculture.

Dans la dernière leçon, nous avons rapidement évoqué la question de savoir s'il existait une littérature propre à la plèbe moyenne. Un article classique a étudié la montée du fils d'affranchi dans la curie municipale ; une inscription de Carsioli (*Notizie degli Scavi*, 1913 », p. 361) permettrait d'évoquer la montée du fils d'affranchi dans les études libérales. Une littérature pour plèbe moyenne ? Ce n'est pas le cas des *Disticha Catonis*, car la Sagesse était étudiée aussi bien par les fils de sénateurs que par les fils de plébéiens : la société romaine toute entière (sénateurs et philosophes compris) était très

sententieuse, pesante, amoureuse de proverbes, et on y pratiquait, au nom de l'amitié, l'admonestation charitable : le devoir d'amitié est de dire à ses amis leur quatre vérités (Cicéron, *De amicitia*, 88, à rapprocher d'un des Distiques du pseudo-Caton ; lettres de Pline, *passim*). La Sagesse était « interclasses ». Ensuite, il ne s'agit pas de savoir ce que *seule* lisait la plèbe moyenne, mais ce qu'elle *pouvait* lire et comprendre ; la littérature dite populaire, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était lue autant par madame la comtesse que par sa femme de chambre, qui, en revanche, devait mal comprendre Corneille ou Lacroix, trop savants. Deux « bibliothèques » (les manuscrits de Nag Hammadi et les papyrus du Sarapieion de Memphis ; cf. D.J. Thompson, *Memphis under the Ptolemies*, Princeton, 1988, p. 261) montrent l'omniprésence des Classiques (Homère, Ménandre, etc.) et d'une littérature sapientiale, d'origine grecque ou égyptienne (en copte !). Cette présence des Classiques dans la moindre bourgade est connue. Un texte nous a paru capital : Origène, *Contre Celse*, VI, 2 : le style de Platon est difficile et seul les « philologues » peuvent le lire, tandis qu'Épictète est compréhensible par tout le monde (cf. aussi III,12, sur l'origine « philologique » des hérésies ; et E. Norden, *Kunstprosa*, I, p. 100). Qui lisait les romans grecs ? Nous nous sommes ralliés aux conclusions de Kurt Treu dans *Der antike Roman* (H. Kuch, éd., Berlin, 1989), p. 178 : littérature de divertissement pour notables à études libérales. Comme autre exemple de littérature de divertissement qui ne pouvait divertir que des lettrés, nous citerons aussi le *Philogelôs*, dont le héros ridicule ne s'appelle pas en vain Scholastikos. Cependant, nous réserverions le cas d'abrégés de romans (Xénophon d'Ephèse) ou de romans écrits dans une langue très simple (l'Histoire d'Apollonius de Tyr) : leur langue *pouvait* être comprise par ceux qui avaient quitté l'école à douze ans. Signalons une curiosité : dans les romans grecs pour notables lettrés, un sentimentalisme fait qu'on attendrit le lecteur sur les malheurs d'une esclave, privée de son fils, que le maître expose. Le *Philogelôs*, lui, évoque le même cas pour en tirer une anecdote plaisante (si l'on ose dire), tandis que les romans font pleurer les maîtres avec le même drame... Sensibilité de grands seigneurs dont la conduite réelle diffère des rêves sentimentaux. Comme on sait, la parole est une conduite qui a l'avantage de pouvoir se suffire.

P.V.

Durant la seconde heure, on a d'abord publié une remarquable statue inédite de Carthage, portrait funéraire d'un aurige du Cirque, tenant une œnochoé en signe de victoire ; on l'a expliquée grâce à une mosaïque du musée archéologique de Madrid, et expliqué aussi par là le vrai rôle des prétendus *sparsores* dans les représentations du Cirque ; ce travail est sous presse dans la *Revue archéologique*. Puis on a étudié le virage politique et philosophique de Sénèque en l'année 64 ; ce travail est sous presse dans la revue *Latomus*.

## PUBLICATIONS

*La société romaine*, Éditions du Seuil, collection « Des Travaux », 1991.

## ARTICLES

— « La Providence stoïcienne intervient-elle dans l'histoire ?, *Latomus*, 1990.

— « La nouvelle piété sous l'Empire : s'asseoir auprès des dieux, fréquenter les temples », *Revue de Philologie*, 1989 (paru en 1991).

Le professeur a participé à des jurys de thèses d'État (Sorbonne, Aix-Marseille).